

Et si c'était vous ?

Et si j'étais là pour changer votre vie... ?

DU MÊME AUTEUR :

Tu t'es posé sur moi

Livre autobiographique
sur la vie de mon frère jumeau et moi

De la poésie à la chanson

Régisseur de cinéma

Récit d'un condamné

Je renais de mes cendres

Contact :

<http://philano.simplesite.com>

editionssaha@gmail.com

annophil@gmail.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN 979-10-359-4301-1

Copyrightdepot.com 00068076-1

editionssaha@gmail.com

Philippe Anno

Et si c'était vous ?

Et si j'étais là pour changer votre vie... ?

ÉDITIONS AHA

*On ressemble à la vie qu'on décide de suivre.
Les gestes, les mots, les pensées, le caractère et les actes
sont à l'image de cette vie.*

Philippe ANNO

*Celui qui donne et partage, sans rien attendre en retour,
est certain de ne trouver que du plaisir.
Ce qu'il reçoit n'a pas de prix...*

Philippe ANNO

Résumé

UNE RENCONTRE peut changer votre vie. Et si c'était vous ? Steven Burnas a trente-cinq ans, beau mec, originaire d'Écosse. C'est un employé modèle d'un cabinet comptable de Menton. Depuis le décès accidentel de sa mère, il vit seul. Chaque matin il prend un café au *Vintage* avant de se rendre à son travail. Mais un jour un drôle de type vient s'asseoir à côté de lui au comptoir. Il glisse sa carte de visite :

Monsieur Lock Ness – Détective privé

Et si c'était vous ?

Et si j'étais là pour changer votre vie ?

Comment aurait-il pu savoir qu'il n'était pas celui qu'il croyait être depuis trente-cinq ans ? Comment aurait-il pu imaginer que ce détective le pousserait hors de ses frontières pour connaître les secrets de sa mère... ?

Préface

IL Y A DES RENCONTRES qui peuvent changer votre vie. Comme tous les jours, il se rendait au bistrot *Le Vintage*, un bar tenu par Luca, le patron d'origine italienne et fan de rock and roll ! Son bar très vintage, d'où son nom, était agencé de sièges rouges et blancs en similicuir, de petites tables carrées en acier galvanisé et sur tous les murs des affiches, des effigies des plus célèbres rockeurs des années soixante, en commençant par Elvis Presley. Le côté suranné de ce bar plaisait à Steven Burnas. Il y avait donc élu domicile chaque matin avant d'aller travailler pour boire un café. Un rituel indispensable avant de s'enfermer entre quatre murs pour la journée. Le train-train quoi ! Ce jour-là, jamais il n'aurait pensé que sa vie puisse basculer au point de changer d'identité. Il avait pris l'habitude de se résigner à vivre une vie ressemblant à celle de M. Tout-le-Monde et il faut bien dire qu'il aimait son petit confort. Une vie de comptable, modeste, mais suffisante pour les ambitions qu'il s'était fixées, malgré un salaire, tout juste suffisant pour finir le mois. Mais dans quoi allait-il se fourrer sans le savoir ?

Peut-être le goût de l'aventure, la curiosité ou encore l'envie de rompre avec une certaine routine ? Après tout, il venait d'avoir trente-cinq ans, pas trop mal foutu et tout l'avenir devant lui pour retrouver le goût de rêver. Rien ne le retenait, les seuls souvenirs joyeux de sa vie étant partis avec sa mère quand elle décéda d'un accident stupide de la route, emportant avec elle des secrets de famille. Steven ne pouvait savoir que des années plus tard, on viendrait les réveiller. Une rencontre inattendue a changé la donne. La providence ou le destin, qui peut savoir ? Le jour où sa vie a basculé, elle est partie en vrille. Il quitta son travail, effaçant quinze années de sa vie. Que lui restait-il à vivre... ? Qu'allait-il découvrir... ?

CHAPITRE I

Demain est un autre jour

Un jour qui change tout !

C'ÉTAIT LE DERNIER JOUR de la semaine de travail, un vendredi, plus précisément le jour de la Saint-Valentin. Il n'avait personne à qui offrir des fleurs ou un repas aux chandelles, c'était un jour comme les autres.

Mais ce matin-là il est devenu « Laird Steven Burns ». Mais revenons à ce vendredi 14 février à 7 heures du matin devant un café. Accoudé au comptoir comme il en avait l'habitude, pour échanger quelques paroles avec Luca, le patron. Il vit s'asseoir à côté de lui, sur un des hauts tabourets, un petit bonhomme aux allures étranges. Les pieds ballants, perché comme un fil de fer cherchant l'équilibre. Il avait la peau mate, de petites lunettes rondes sur le nez, un chapeau et un imperméable gris. Il ressemblait à un personnage de fiction à la manière de l'inspecteur Gadget. Il n'arrêtait pas

de le dévisager et finit par lui glisser, à côté de sa tasse de café, sa carte de visite :

Monsieur Ness Lock – Détective privé

Et si c'était vous ?

Et si j'étais là pour changer votre vie ?

Steven regarda la carte et jeta son regard sur l'inconnu qui lui jeta :

— Enfin vous !

Regardant à gauche et à droite et ne voyant personne à l'horizon.

— Je suppose que c'est à moi que vous parlez, répondit Steven.

— Oui, c'est bien à vous !

— Pourquoi « enfin vous » ? On se connaît ?

— Pas encore, mais quand je vous dirai la raison de ma présence, je pense que vous ne serez pas déçu.

Il l'avait retrouvé pour lui apprendre qu'il venait d'hériter d'un oncle du Maghreb. Pourtant sa peau avait la couleur de celle d'un Européen, même ses cheveux étaient blonds, comme ces blonds celtiques. Il lui aurait parlé d'un oncle d'Écosse, il aurait peut-être pu y croire, mais d'Afrique du Nord ! Cela n'était pas possible. De plus, il n'avait jamais mis les pieds ailleurs que dans la périphérie de Menton. Que lui voulait-il vraiment ?

Steven n'avait pas vu le temps passer et pour la première fois, se mit en retard pour son travail. Le détective lui montra une photo de cet oncle, malgré son âge avancé, il fut surpris par sa ressemblance avec lui. Ce qui lui sauta aux yeux fut cette tache de vin dans le cou, identique à la sienne. Mais comment était-ce possible qu'il puisse avoir un oncle ? Sa

mère ne lui en avait jamais parlé. Il regarda sa montre... les minutes défilèrent à vitesse grand V, mais sa curiosité avait pris le dessus. Il n'était plus à dix minutes près. Sa mère était originaire d'Écosse, mais lorsqu'il lui demandait de parler de ses origines. Elle se refermait comme une huître et prenait toujours un prétexte pour détourner la conversation et l'envoyer sur des sujets du quotidien. Et d'une pirouette : « Je t'en parlerai un jour, mais là, ce n'est pas le moment ! » Ce n'était jamais le moment. *Idem* pour la question sur son père. Elle lui avait inventé une histoire rocambolesque d'une rencontre d'un soir avec un marin de passage. Que fallait-il croire de ce qu'elle lui disait ? Il allait enfin découvrir le secret que sa mère gardait si précieusement dans sa mémoire et qu'elle emporta le jour de sa mort. Cet inconnu allait peut-être tout lui dévoiler.

— Comment m'avez-vous retrouvé, monsieur Lock ?

— Appelez-moi Ness.

— Alors ?

— Avant de mourir, votre oncle m'avait dit que sa sœur était partie vivre en France. Il a insisté également sur le fait qu'il ne fallait surtout pas que je contacte sa famille en Écosse. Sans aucune autre explication. J'ai cherché à tout hasard dans l'annuaire téléphonique, sans succès, et c'est sur les réseaux sociaux que j'ai enfin trouvé des informations sur votre mère. J'ai mis des mois à vous retrouver. Je suis tombé sur un vieux journal qui parlait de l'accident de votre mère et sa photo en première page. La ressemblance était tellement frappante avec la photo de votre mère que votre oncle tenait toujours dans son portefeuille. J'étais sûr de ne pas me tromper. J'ai pris le premier vol pour Nice. Une fois à Menton, j'ai demandé à la mairie vos coordonnées. Je me suis rendu

chez vous, mais vous n'étiez pas là, quand un voisin est venu m'accoster, se demandant ce que je voulais. Il m'a indiqué que vous preniez votre café tous les matins à 7 heures au *Vintage* avant d'aller travailler. Alors me voilà !

— Je vous disais que votre oncle, Laird Roberts Burns...

— Quel Laird ? De qui parlez-vous ?

— De votre oncle.

— Je m'appelle Steven Burnas ! lui dit-il en ricanant.

— Oui, certainement, mais votre oncle s'appelait Laird Roberts Burns, originaire d'Écosse, de Fort William dans les Highlands. Il était le fils de Laird Richard Burns, qui a fait fortune dans le commerce du whisky.

— Pourquoi avoir changé de nom ? Pourquoi ma mère ne m'a jamais parlé de sa famille ? Et pourquoi être partie vivre en France à Menton ?

— Ça fait beaucoup de « pourquoi » ! Un peu de patience, ce que je peux vous dire, c'est que votre oncle était en froid avec sa sœur.

— Elle m'avait toujours dit qu'elle était partie d'Écosse parce que la vie était trop dure, sans jamais aller plus loin dans ses souvenirs. Mais pourquoi m'avoir caché tout ça ?

— Encore un « pourquoi » que vous allez devoir découvrir seul !

Une fois de plus, il regarda sa montre, et là ce n'était pas dix minutes qui s'étaient écoulées, mais bien plus d'une heure. Il bondit de son siège comme un homme en retard :

— Retrouvez-moi ici, demain samedi à la même heure. J'aurai tout mon temps pour vous écouter.

Arrivé à son travail, il prit la seule entrée possible pour arriver à son bureau, autrement dit... passage obligé devant le bureau du patron. Pensant éviter le regard de celui-ci, il essaya de longer les murs. Mais, peine perdue, le contrôleur avait vu la feinte et ne manqua pas de sortir la tête de la porte pour l'accabler. Le roi se mit à vociférer.

— Vous croyez que je ne vous ai pas vu, monsieur Burnas ? Votre retard sera décompté de votre mois. Et que cela ne se reproduise pas.

Pris de court, il n'eut pas la répartie facile et se contenta de dire :

— J'ai compris, monsieur, et encore mille excuses.

On ne lui avait même pas laissé le temps d'inventer un prétexte. Pour une fois qu'il était en retard, il trouva que la punition était sévère. Toute la journée, cette rencontre avec M. Lock tourna sans cesse dans sa tête, au point qu'il devint maladroit dans son travail. Il vit arriver son patron comme s'il avait des patins à roulettes aux pieds, et d'une humeur massacrate. Le bras en avant, son doigt le pointant comme un fusil prêt à tirer.

— Monsieur Burnas ! Vous vous permettez d'être en retard et en plus vous me faites perdre de l'argent !

Dans sa masse grasseuse et vulgaire, son visage avait changé de couleur, tirant sur le rouge. Il n'hésita pas un seul instant à lui remonter les bretelles devant tous ses collègues, comme s'il parlait à un gosse de cinq ans.

— C'est quoi ce torchon ? Vous n'auriez pas oublié un zéro ? Espèce d'abruti ! Si je ne l'avais pas vu, je perdais 100 euros.

Il avait pour habitude de tout ramener à lui, ne connaissant que la première personne du singulier. Le « je » était son mot préféré. Ça deuxième phrase encore plus injurieuse que la première, lui fit remonter les poils des avant-bras.

— Mais quel con ! Je devrais vous virer.

C'en était trop. Il sentit la colère monter en lui. Il fit un quart de tour avec son fauteuil à roulettes, et regarda son patron droit dans les yeux avec son stylo qui faisait des cabrioles entre ses doigts et son sang qui bouillonnait. Il était un employé modèle, toujours à l'heure, sans jamais avoir commis une seule erreur de comptabilité en quinze ans. Et là il découvrait la vraie personnalité de son patron. On dit qu'il faut manger beaucoup de sel avant de connaître une personne, eh bien, pour lui, il aura mis quinze ans. Il avait passé sa vie dans ce cabinet comptable et pour une faute bénigne, on le traitait comme un chien. Il commença à voir rouge, et le besoin de tout balancer. Ce qui lui a pris ce jour-là ? Peut-être cette rencontre qui l'avait chamboulé ?

Avec beaucoup de flegme, il prit une bonne inspiration, il déposa délicatement sur son bureau le dossier qu'il tenait dans la main, puis se leva tranquillement de son fauteuil. Il se positionna comme un chien de chasse bloqué devant un gibier. Nez à nez avec son patron et les yeux rivés dans les siens, il lui dit sereinement, mais avec toute la rage qui dormait en lui :

— Je vous emmerde !

Le visage de son patron prit une autre forme, momifié par ce qu'il venait d'entendre. Ces quelques mots lui avaient cloué le bec. La rébellion de Steven l'avait pris au dépourvu, autant qu'il fut surpris lui-même par son comportement. Il se sentait fier d'avoir pris position, sans avoir eu besoin de

polémiquer des heures durant ni surtout de se rabaisser devant cet individu. Pour la première fois, il aimait le Steven qu'il voyait.

Il se souvint longtemps de cette image, lorsqu'il regarda une dernière fois les portes de cette entreprise. Il était sur le trottoir, il pleuvait. Il a remonté le col de son imperméable, et la première phrase qui lui vint en parlant à voix haute : « Pourquoi, ne l'ai-je pas fait plus tôt ? »

Son corps enfin apaisé, il se mit à sourire, marchant paisiblement dans la rue. Il prit le temps de regarder autour de lui, comme s'il découvrait le monde dans lequel il vivait. Tout lui paraissait nouveau. La fleuriste du quartier qui discutait avec le boucher. Il ne s'était jamais rendu compte combien elle était belle avec son sourire vous poussant à acheter des fleurs. Même la pluie lui parut joyeuse et pleine d'entrain aux rêves les plus heureux. De l'autre côté de la chaussée, il y avait un ébéniste passionné par son métier. C'est là qu'il se dit, prenant le temps d'observer ces artisans, qu'ils avaient tous un point commun, la passion de leur métier. Alors, pourquoi aurait-il eu des regrets de quitter un travail qui n'avait que pour seul intérêt « de le nourrir, ni plus ni moins » ? Il ne connaissait pas l'avenir, et tant mieux, mais il savait que cette vie de bien-pensant, appartiendrait définitivement au passé. En attendant, il savourait ce plaisir de liberté qu'il s'offrait avec la grâce de Dieu et de ce détective qui perturbait son esprit. La nuit arrivait et comme à son habitude après sa journée de travail, il allait regagner sa caverne précipitamment comme si quelqu'un l'attendait. D'un pas svelte, tout d'abord, il commença peu à peu à accélérer, comme au départ d'une course, pressé d'arriver sur la ligne d'arrivée, pour retrouver son chez-lui. Il prit conscience cette

fois qu'il n'avait plus d'obligations, freinant peu à peu son élan, jusqu'à clopiner comme un vieux traînant ses savates sur le trottoir. « Et pourquoi ne pas se payer un petit resto et de quoi fêter ce nouveau départ ? » se dit-il.

Il rentra dans le premier restaurant ouvert. Quand un serveur se dirigea vers lui pour le convier vers une table. La salle avait une allure de banquet de mariage. Toute nappée de blanc et de décors étincelants. Quand il comprit où il avait mis les pieds, il ne put faire marche arrière sans être ridicule. Ce restaurant comptait trois étoiles au *Guide Michelin*. Après réflexion, n'avait-il pas le droit de se faire plaisir ? Il prit donc place sur une chaise que le serveur lui présenta. Face à lui, une table recouverte d'une nappe brodée en tissu blanc, au centre, un bougeoir à trois branches en étain, des couverts en argent, plusieurs assiettes en porcelaine et des verres en cristal. Un grand luxe qui le fit légèrement reculer.

Il prit malgré tout, « tout le plaisir du monde », à profiter de cet instant. Le serveur ne l'avait toujours pas quitté des yeux. Il décida de commencer par le vin.

— Auriez-vous la carte des vins, s'il vous plaît ?

Aussitôt demandée, elle se retrouva devant lui. Comme si le serveur l'avait cachée dans son dos. Son hésitation poussa le serveur à le conseiller, toujours avec le même respect et la même courtoisie.

— Monsieur, si je puis me permettre, je vous conseillerais un Château Margaux pour la viande. Si vous désirez, on vient de recevoir du bœuf de Kobe. Pour le poisson, notre plat du jour est du saint-pierre. Je vous propose un chablis qui conviendrait parfaitement.

Il répondit avec l'air de tout connaître. Comme si son ignorance en la matière ne se voyait pas :

— Ce sera parfait !

— Mais, parfait pour quoi, monsieur ?

Ne sachant quoi répondre :

— Je prends tout !

— Ah ! répondit le serveur, très surpris.

— Merci !

Il se retrouva donc face à une table couverte de vin et de victuailles. Un Château Margaux, un chablis dans un seau à glace, servi par un sommelier. Puis des plats de légumes, un plat de bœuf, servi par un autre serveur, et, pour finir, un serveur à l'allure d'un Mastroianni qui lui servit les filets d'un poisson, que le maestro avait soigneusement préparé après lui avoir présenté une première fois.

Autour de lui, cette clientèle de dandy le devisageait des pieds à la tête. Il avait l'impression d'être une bête de cirque pour amuser une galerie, qui ne riait pas. Seul, un enfant, qui s'ennuyait devant son assiette avait gardé la spontanéité de rire. Le vin aidant, Steven se mit à lui faire des grimaces avec des yeux exorbitants, tirant la langue et hochant la tête. Ce petit garçon pouffait de rires incontrôlables mais retenus, pour ne pas alerter ses grands-parents. Quand ils découvrirent la supercherie au moment même où il tirait la langue, croyant qu'il faisait ce geste pour eux, ils furent stupéfaits et choqués. Il prit l'air de regarder ailleurs, mais le petit garçon par son rire, cette fois-ci ouvert à tous, trahit leur complicité.

Plus il avançait dans la soirée, moins il voyait clair. Le vin commençait à faire l'effet d'une bombe dans sa tête. Il sortit son chéquier à la fin du repas, ne se souvenant même plus du nombre qu'il fallut rédiger. Une fois hors du restaurant, il ne savait plus où il était, il avait pris la cuite de sa vie. Où était

sa voiture ? Il se souvint qu'il n'en avait pas. En faisant de grands signes du bras à un taxi, il titubait tout en riant bêtement et dans son euphorie alcoolisée se plaça devant lui.

— Cocher, arrêtez-vous ! Ah, enfin !

Le chauffeur avait été prévenu par le restaurant qu'il devait raccompagner un client en état d'ébriété. Malgré la stupeur qu'il eut en voyant arriver Steven sous ses roues, il resta flegmatique. Il descendit de son véhicule pour venir en aide à ce monsieur et l'asseoir sur la banquette arrière.

— On m'a prévenu. Vous en tenez une belle !

Steven divaguait et les mots qu'il sortait par saccades n'avaient pas de sens.

— Chauffeur, en voiture, s'il vous plaît. Je m'appelle Laird Steven Burns, et je viens de plaquer mon travail. Ça vous en bouche un coin, n'est-ce pas ?

Et il se mit à rire à gorge déployée, comme s'il voulait que le monde l'entende.

— Vous m'avez compris ?

— Oui, monsieur. Vous vous appelez Steven Burns.

— Non, Laird Steven Burns.

Et d'un coup, le silence était revenu, Steven était couché sur la banquette du véhicule et ronflait bruyamment.

Le chauffeur avait eu l'adresse de son client par l'hôtesse d'accueil du restaurant, lorsqu'elle lui fit les poches, alors qu'il ne tenait déjà plus debout. Arrivés au bas de son immeuble, feux de stationnement allumés, le chauffeur essaya de le réveiller par tous les moyens, sans y parvenir. Il fouilla dans ses poches pour récupérer les clefs de son domicile et décida de le charger sur son épaule et de l'amener chez lui. Dans une colère qui aurait dû réveiller le quartier : « Mais

putain, qu'est-ce qu'il est lourd, ce con, mais qu'est-ce qui m'a pris d'accepter cette course. » D'une main, il ouvrit la porte d'entrée, et de l'autre il maintenait le gaillard sur son épaule. Il déposa Steven sur son lit, récupéra 60 euros dans sa poche de veste et se dirigea vers la sortie. Les seuls mots qu'il entendit de son client : « Vous êtes qui ? » Avec un œil qui parlait à l'autre. Furieux, le chauffeur répondit : « Ce n'est personne, pauvre con ! » Et claqua la porte derrière lui. Steven se rendormit dans un ronflement assourdissant jusqu'au matin.

Un week-end de fou !

HEURÉUSEMENT, son réveil sonna. Son horloge biologique avait pris l'habitude de se réveiller à six heures trente du matin. Mais il prenait la précaution d'assurer ses arrières avec un réveille-matin. Sans cela, ce jour-là, il aurait manqué son rendez-vous. Il prenait un grand plaisir à se réveiller aux aurores, quand le monde dort encore. C'était pour lui, comme un cadeau du ciel qu'on lui offrait chaque matin, et cela le rendait joyeux. En regardant par la fenêtre, il prenait le temps de se dire : « Mais que la vie est belle ! » Comme pour être sûr de bien commencer la journée.

Ce samedi-là, il ouvrit un œil, essayant de faire taire ce maudit réveil qui ne voulut pas se laisser faire, et alla se glisser sous le lit. Cette horrible sonnerie tirait ses méninges et lui disait : « Viens me chercher ! » Un lancer de pantoufles vint l'achever à jamais. Il ouvrit enfin les deux yeux, quand il se demanda ce qui s'était passé la veille, il ne se souvint de rien. Mystère ! Quand la position verticale lui rappela un souvenir de beuverie, il courut vider le trop-plein de son estomac dans la cuvette des toilettes, mais il lui resta le mal de crâne. Il se rappela son rendez-vous avec son M. Lock. Deux minutes pour enfiler ses vêtements et le reste pour rejoindre le bistrot, *Le Vintage*. Il arriva en sueur, avec quelques relents de la soirée d'hier, la gorge pâteuse et le besoin de se rafraîchir le gosier. Monsieur Lock l'attendait, comme s'il était là depuis hier, toujours perché sur son tabouret.

— Bonjour, Luca. Tu me mets un café ? demanda Steven.

— Bonjour.

— Bonjour, monsieur Lock Ness, j'espère que vous avez bien dormi, tout en s'asseyant sur le tabouret d'à côté.

— Vous savez, je voyage partout dans le monde. Et ces décalages horaires m'empêchent de dormir aux heures qu'il conviendrait.

— Je n'ai pas ce problème, mais hier soir, j'ai voulu fêter mon licenciement !

— Vous avez été viré de votre travail ?

— Pas vraiment, c'est plutôt moi qui suis parti ! Et ce matin, j'ai la gueule de bois. Enfin, je suis là ! Parlons peu, mais parlons bien.

— Luca, tu me remets un double café, s'il te plaît ? Merci. Reprenons ! De quoi parliez-vous ?

— Je n'ai pas encore commencé. Vous me parliez de votre boulot !

— Ah, oui ! Oublions ça et revenons à nos moutons ! Depuis hier, grâce à vous ou à cause de vous, j'ai l'esprit complètement retourné. Que voulez-vous que je fasse ?

— Vous, pour le moment, vous n'avez rien à faire, juste à accepter votre héritage en me signant ces formulaires pour que je puisse les remettre à l'administration de mon pays. Ensuite je vous recontacterai pour prendre rendez-vous dans un lieu discret. Et là, je vous remettrai une partie de votre héritage en liquide et en mains propres.

— C'est tout ?

— Oui, pour le moment ! Pour le reste de vos biens au Maroc, on en reparle la prochaine fois. En attendant, voici une avance de 10 000 euros. Vous pouvez me signer ce reçu ?

— Euh ! Oui, tout de suite, tout en signant les formulaires que M. Lock lui présenta.

Curieux de savoir l'origine de son nom, un rien moqueur, il lui demanda :

— À propos de votre nom, c'est plutôt original ! Vous êtes parent avec le monstre ?

— Non, bien sûr ! Mais j'ai choisi ce nom pour qu'on ne m'oublie jamais. C'est peut-être pour ça que votre oncle m'a choisi ? Un rappel de l'Écosse.

— C'est réussi ! dit-il en riant. Alors, on se revoit quand ?

Lock descendit de son tabouret comme une sauterelle bondissant d'une branche et replaça ses papiers dans la mallette :

— Bon, tout est clair ? Ne vous inquiétez pas, je ne tarderai pas à vous recontacter. Mais là, je suis pressé, j'ai mon vol dans une heure. Le temps d'aller à l'aéroport ! Ce sera juste.

Quand il fut parti, Steven se mit à rire tout seul, lançant à la foule qui n'en avait rien à faire de son histoire :

— Je suis riche, je suis riche ! Vous m'entendez ?

En fixant l'un des clients qui l'observait, l'air hébété, de le voir s'extasier, il finit par lui répondre :

— Si vous avez trop d'argent, je suis preneur.

— Désolé, j'ai juste assez pour régler mes trois loyers en retard.

Ce qui calma *illico* l'enthousiasme de Steven, qui criait haut et fort dans le bar. Dans un chuchotement déconcertant, il ne put faire autrement que de lui donner 20 euros pour le dérangement :

— Encore désolé, c'est la première fois !

— Non, laissez faire ! On s'est bien rendu compte que vous étiez heureux !

— J'insiste !

— Alors, merci !

Arnaque ou pas arnaque, en attendant, il avait 10 000 euros dans la poche, moins 20. Il lui vint à l'esprit de se poser la question : « Et ce Lock, il s'est mis combien dans la poche ? Il ne peut pas avoir fait ça pour la gloire. Il faudra que je lui pose la question la prochaine fois qu'on se voit. »

Maintenant qu'il n'avait plus de boulot, qu'allait-il faire de son temps libre en attendant que son ange gardien revienne ? Le temps d'ingurgiter toutes ces émotions, il resta accoudé au comptoir pour retrouver son calme.

— Luca, tu peux me servir un limoncello, s'il te plaît ?

— Oh, l'ami ! Il n'est même pas 10 heures. Ça ne te ressemble pas !

— Alors, sers-le avec un café.

— Idiot ! rétorqua Luca, accompagné d'un rire avalé.

— T'as vu ce qu'il m'arrive ? J'ai l'impression de vivre dans un rêve. Et j'ai vraiment besoin d'un petit remontant.

Tout en le servant :

— Alors, un seul !

— Va, pour un seul. Toi, qui es mon ami, tout cela doit rester entre nous, O.K. ?

— Une tombe, je te dis. Mais tu ne m'as pas attendu pour le crier sur les toits. Tu ne crois pas ?

— Oui, mais maintenant, plus un mot ! Si un jour ça t'arrivait, je crois que tu serais aussi con que moi.

— Mais c'n'est pas à moi que ça arrivera ! Ma famille est de Calabre, et ce qui est sûr, c'est qu'ils ont déjà grignoté une grande partie du gâteau. En plus, je connais toute ma famille, de l'arrière-grand-père jusqu'à maintenant. Alors, tu vois ?

— À propos, comment va ton fils ?

— Matisse ?

— Oui, évidemment, de qui tu crois que je parle ? T'as un autre fils ?

— Non ! Tu sais, il a dix ans, et on reste encore un enfant à cet âge ! Il va à l'école, et pour le reste, il rêve de devenir un Elvis Presley. Et je ne compte pas l'empêcher de vivre ses rêves.

— Tu as raison. Bon, je vais y aller ! Tout en se levant et en réglant sa note.

Quand il sortit du *Vintage*, il prit le temps de flâner dans la rue pour observer les gens. Se parlant à lui-même, échafaudant son planning quotidien.

Premièrement, il décida de ne pas changer toutes ses habitudes, sauf une : se réveiller quand il aurait décidé de sortir de sa couette. Il avait besoin de garder à l'esprit ses règles de conduite journalière pour se sentir encore exister. Chaque matin, il irait donc au *Vintage* prendre un café et discuter avec Luca, le patron du bar devenu son ami avec les années. *Idem* pour le déjeuner pour déguster les meilleures pizzas du coin. Pour le reste, il verrait au fil du temps.

Midi approchait, la faim ne s'était toujours pas fait sentir. Il faut dire que son estomac n'avait pas très bien apprécié l'alcool de bon matin. Un peu de marche face à la Méditerranée lui ferait du bien. L'air de la mer avait réveillé tous ses

sens et l'envie de déjeuner. Il s'installa à la terrasse d'un bar pour admirer les vagues venant se jeter sur la rive et commanda de quoi se restaurer en buvant un verre d'eau. Le serveur demanda à un client derrière lui ce qu'il voulait. Il entendit une voix charmante avec un accent latino, lui répondre.

— Porez-vous, me voler un café avec un verre d'eau, s'il te plaît ? Gracias.

Le serveur avait compris, son regard croisa celui de Steven, ils échangèrent un rictus hilarant, mais feutré. Sa curiosité ne put ignorer cette présence féminine plus longtemps. Et d'un geste banal refaisant son lacet, il en profita pour dévisager la belle inconnue tout en lui parlant.

— Bonjour !

— Bonjour !

Qu'elle souligna d'un sourire envoûtant.

— Permettez-moi de vous offrir ce verre d'eau.

Elle se mit à rire et répondit :

— Vous êtes très galant !

— Je peux faire mieux ! Voulez-vous déjeuner avec moi ?

— Pourquoi pas ?

— Votre nom ?

— Miranda !

— Steven ! Enchanté.

Elle se mit à sa table, et tout en lui parlant pour la faire rire, il la déshabilla des yeux : des cheveux noirs et brillants, comme ses yeux pétillants. Une robe longue à fleurs avec un décolleté qui parlait de vous aimer. Ses jambes élancées jusqu'à la pointe des pieds, il ne put s'empêcher de la regar-

der sans jamais se lasser. Quant au moment où elle se mit à parler de son pays, rien ne put l'empêcher de se mettre à danser. Il avait comme l'impression d'entendre un air de flamenco et de se retrouver des tapas à la main dans les nuits endiablées de l'Andalousie, ce qui le fit rêver.

La pluie était venue les déranger. Comme il habitait à deux pas, il l'invita chez lui. Elle répondit : « Pourquoi pas ? » Ils se sont mis à courir et, dans sa robe légère, rincée par la pluie, son corps se dévoilait. Sa belle Andalouse lui prit la main, son rire avait pris toute la place. Arrivés chez lui, leurs corps se sont embrasés, leurs gestes avaient remplacé les mots, leurs regards parlaient dans le silence et la pluie qui dansait sur le toit est venue les enivrer. Comme si le temps s'était arrêté, ils oublièrent le reste du monde.

Pendant deux jours et deux nuits, ils ne sont pas sortis, comme s'ils voulaient profiter de chaque instant avant de se séparer. Le jour où elle dut regagner l'Espagne, elle laissa glisser une larme sur sa joue, et sans un mot de trop, elle lui dit avec son accent à chavirer les cœurs : « Je ne t'oublierai jamais ! » Il était 10 heures à l'horloge de la gare et son train siffla pour un départ imminent. Il l'embrassa une dernière fois et la serra contre lui. Mais ils ne purent faire autrement que de s'embrasser encore une fois. Ils s'étaient échangé leurs adresses, mais Steven savait pertinemment qu'ils ne se reverraient jamais. Lors d'une confidence sur l'oreiller, elle lui avait dit qu'elle avait quelqu'un dans sa vie. Alors, à quoi bon ? Il est parti sans se retourner d'un pas sûr et rapide, pour ne pas lui montrer sa tristesse.

Le voyage qu'il fit sans bouger de chez lui avec Miranda pendant ces deux jours lui donna l'envie de voir ailleurs. Il